

NGUYỄN PHAN QUẾ MAI

LÀ OÙ  
FLEURISSENT  
LES CENDRES

ROMAN



  
CHARLESTON

# NGUYỄN PHAN QUẾ MAI

## LÀ OÙ FLEURISSENT LES CENDRES

*Việt Nam, 1969.*

Le grondement des hélicoptères qui perce le silence des rizières, les déluges de coups de feu dans les villages voisins... À chaque fois que la guerre s'approche un peu plus de sa maison dans la province du Kiên Giang, la terreur envahit la jeune Trang. Aussi, quand elle apprend qu'une vie meilleure attend les jolies filles à Sài Gòn, où elles peuvent facilement gagner de l'argent et aider leurs familles restées à la campagne, elle n'hésite pas longtemps avant de rejoindre la grande ville.

Mais très vite, Trang découvre que les horreurs de la guerre ne se limitent pas au feu des bombardements et que la propriétaire du Hollywood Bar, où elle a trouvé un emploi, attend d'elle bien plus que de boire du thé avec des GI américains...

Portée par une plume poétique, une fresque historique inspirée de l'histoire déchirante des « poussières de vie », les enfants métisses nés pendant la guerre du Việt Nam.

« UNE INTRIGUE COMPLEXE ET INGÉNIEUSE. »

*The Washington Post*

« UN ROMAN MAGNIFIQUE. »

*The Boston Globe*

Traduit de l'anglais par Sarah Tardy

ISBN : 978-2-38529-069-6



9 782385 290696

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Studio Piaude

Image : © Anna Morrison



**C**  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LÀ OÙ FLEURISSENT  
LES CENDRES

De la même autrice, aux éditions Charleston :  
*Pour que chantent les montagnes, 2022*

Titre original : *Dust Child*

Copyright © Nguyễn Phan Quế Mai, 2023

Première publication aux États-Unis en 2023.

Publié avec l'accord de Algonquin Books of Chapel Hill, une division de Workman Publishing Co., Inc., New York.

Ce livre est une œuvre de fiction. Bien que les faits historiques majeurs soient réels, les personnages, leurs noms, les lieux et événements ont été inventés. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite et involontaire.

Traduit de l'anglais par Sarah Tardy

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-069-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Nguyễn Phan Quế Mai

LÀ OÙ FLEURISSENT  
LES CENDRES

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Sarah Tardy*

  
CHARLESTON



*Pour les Américains et leur famille qui ont partagé avec moi leurs histoires et qui m'ont inspirée par leur courage.*

*Pour les millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont été entraînés dans le tourbillon de la guerre du Viêt Nam. Pour toutes celles et tous ceux dont la vie a été touchée par la violence. Puisse-t-on voir plus de paix et de compassion dans notre monde.*



Pendant la Guerre du Viêt Nam sont nés des dizaines de milliers d'enfants, fruits de relations entre des soldats américains et des femmes vietnamiennes. Des circonstances tragiques ont conduit la plupart de ces enfants à se voir séparer de leur père et, plus tard, de leur mère. Beaucoup ne se sont jamais retrouvés.



## ENFANT DE L'ENNEMI

*Hồ Chí Minh-Ville, 2016*

« **L**A VIE EST UN BATEAU, avait un jour dit sœur Nhã, la religieuse qui avait élevé Phong. Dès lors que ce bateau quitte son port d'attache qu'est le ventre de la mère, sa course se poursuit au gré des courants. Mais si le bateau renferme assez d'espoir, de foi en lui-même, de compassion, de curiosité, alors il peut affronter toutes les tempêtes de la vie. »

Dans la salle d'attente du consulat américain, Phong sentait peser entre ses mains cet espoir – obtenir son visa, celui de sa femme, Bình, de son fils, Tàì, et de sa fille, Diễm.

Tout autour de lui, de nombreux autres Vietnamiens, assis ou debout dans des files, attendaient leur tour de pouvoir parler avec les agents derrière les vitres. Certains lançaient à Phong des regards suspicieux. « Métis », croyait-il les entendre murmurer, et sous leur regard il sentait sa peau chauffer. Depuis toujours, il s'était

entendu traiter de poussière de vie, de bâtard, d'impérialiste noir américain, d'enfant de l'ennemi. Plus jeune, l'acharnement avait été tel que ces insultes avaient fini par se graver au plus profond de son être et ne jamais le quitter. À l'époque où, petit garçon, il vivait dans la nouvelle zone économique qu'était le Lâm Đòng, au côté de sœur Nhã, il s'en était un jour allé chercher une grande bassine d'eau, du savon et une éponge, et avait grimpé à l'intérieur. Il s'était frotté la peau si fort, dans l'espoir de l'éclaircir, qu'il saignait quand la bonne sœur l'avait trouvé. Savoir pourquoi il était né ainsi, amérasien, le hantait.

« Ne t'inquiète pas, aie confiance en toi et tout ira bien, *anh* », lui murmura Bình en promenant sa main calleuse sur son bras.

Il hochait la tête avec un sourire nerveux, puis serra la main de sa femme, cette main qui avait cuisiné pour lui, lavé ses vêtements, aidé à reprendre les trous qui émailaient sa vie. Cette main grâce à laquelle lui et ses enfants étaient restés debout, avaient dansé, vu les saisons défiler sur leur rizière. Phong aimait cette main calleuse d'un amour infini, tout comme chaque partie de Bình. Il fallait qu'il tienne sa promesse et l'emmène aux États-Unis. Loin des ordures, loin des décharges où elle ramassait plastique, métal et papier pour gagner sa vie.

Tài et Diễm, assis à côté d'elle, lui lancèrent un signe de la main. À quatorze et douze ans, ils étaient déjà presque aussi grands que leur mère. Ils avaient tous les deux hérité de ses grands yeux et de son sourire radieux. Leur couleur de peau et leurs cheveux bouclés, en revanche, venaient de lui.

« N'oubliez jamais comme vous êtes beaux », leur avait-il dit pendant qu'ils se préparaient pour les cinq heures de voyage en bus qui les avaient menés ici.

C'était une phrase que Phong leur répétait souvent, car il connaissait le mépris avec lequel les Vietnamiens, qui préféraient les peaux claires, pouvaient les regarder.

Tài retourna à son livre, sans remonter ses lunettes qui lui glissaient sur le nez, tordues, rafistolées au milieu avec un bout de ruban adhésif. Phong se promit de penser à négocier à la hausse le loyer que lui payaient leurs voisins pour cultiver leur rizière. Il ferait aussi pousser des haricots mungo pour le Nouvel An, qui lui permettraient d'acheter une nouvelle paire de lunettes à Tài et une robe à Diễm, qui portait les vieux vêtements de son frère : les pantalons, trop courts, laissaient entrevoir ses chevilles.

Non loin de lui, derrière un guichet, un agent américain remettait à une jeune femme une feuille de papier bleue. Phong ne savait que trop bien à quoi cette couleur renvoyait. Le bleu voulait dire refus. Alors qu'il regardait la femme s'en aller, il sentit la panique le gagner.

Il tenta de se remémorer les entretiens qu'il avait répétés avec sa famille. Ses réponses étaient gravées dans son esprit comme un sculpteur grave dans le bois des oiseaux et des fleurs ; mais à cet instant, sa tête était vide.

« Numéro quarante-cinq, guichet trois, annonça une voix à travers un haut-parleur.

— C'est nous », dit Bình.

Pendant qu'il se dirigeait vers le comptoir avec sa femme et ses enfants, Phong s'efforça de rester calme. Il ne se laisserait pas intimider, pas en présence de sa famille. Il avait décidé de se battre pour offrir à Bình, Tài et Diễm une meilleure vie.

Il salua d'un signe de tête l'agente, image parfaite de l'Américaine telle qu'on les voyait dans les films : blonde, blanche, le nez fin. Les yeux braqués sur son écran d'ordinateur, la femme l'ignora. Phong observa cette machine en se demandant quels mystères elle

pouvait bien contenir. Une fois en Amérique, il travaillerait dur pour acheter un ordinateur à ses enfants. Ils l'avaient déjà emmené en ville, dans un cybercafé, pour lui montrer comment les ordinateurs fonctionnaient et lui avaient dit qu'un jour, peut-être, il pourrait écrire à ses parents sur Internet. Mais encore fallait-il que son message trouve un destinataire. Il ne savait même pas si ses parents étaient encore en vie.

L'agente se tourna vers lui.

« *Gút mó-ninh* », déclara Phong en espérant avoir prononcé correctement « *good morning* ». Il avait tenté d'apprendre quelques notions d'anglais, des années plus tôt, mais ses connaissances s'étaient évaporées aussi vite que des particules d'eau en temps de sécheresse. « *Chào bà* », ajouta-t-il par précaution, afin d'éviter que l'Américaine ne pense qu'il maîtrisait sa langue.

« *Cho xem hộ chiếu* », répondit-elle.

Son vietnamien était bon, mais Phong fut dérangé par son accent du Nord, qui lui rappelait celui des communistes des camps de rééducation qui l'avaient battu dans les montagnes, voilà presque trente ans.

Il sortit avec précaution leurs passeports de leur chemise avant de les glisser par la fente au pied de la vitre. Phong et Bình avaient donné toutes leurs économies à Quang, un agent chargé de la délivrance des visas, afin d'obtenir ces passeports ainsi que le dépôt de leur demande. Quang leur avait affirmé qu'une fois aux États-Unis, l'argent ne serait plus un problème : les allocations versées chaque mois par le gouvernement leur suffiraient pour subsister.

La femme passa les documents en revue, tapa quelque chose sur son clavier d'ordinateur, puis se détourna pour appeler quelqu'un. Une jeune Vietnamiennne se présenta et lui parla en anglais. Phong eut beau pencher la tête, il

ne put saisir quoi que ce soit. Les mots filaient aussi vite que des poissons glissants.

« Que se passe-t-il ? » lui souffla Bình.

Phong posa une main dans le dos de sa femme, sachant que ce geste la rassurerait. Bình avait eu si peur de manquer ce rendez-vous qu'elle avait insisté pour prendre le bus en partance de Bạc Liêu la veille et attendre devant le consulat dès quatre heures du matin.

« Nguyễn Tân Phong, annonça la jeune Vietnamienne en le regardant. Avez-vous déposé votre demande de visa dans le cadre du dispositif d'aide au retour des Amérasiens ? »

Phong fut sensible à l'attention qu'elle lui témoignait à travers ce titre respectable, et à l'espoir qu'elle lui insufflait en mentionnant le nom du dispositif dans lequel s'inscrivait sa demande. L'aide au retour ! Le son de ces mots sacrés palpitait dans son cœur. Le droit lui était offert d'accéder à sa terre, son pays d'origine ! Une sensation de chaleur envahit l'arrière de ses yeux. Comme il était aimable à cette jeune femme d'avoir dit « *trẻ lai* » pour « Amérasiens » ! Phong n'avait jamais beaucoup aimé l'expression « *con lai* », ainsi qu'on l'appelait parfois. *Con* voulait à la fois dire « enfant », « petit » et « animal ». Comme s'il n'était qu'une bête.

« Oui, mademoiselle, répondit-il.

— Vous allez passer un entretien avec un autre agent. Là-bas, ajouta-t-elle en pointant du doigt une salle à sa droite. Votre famille patientera dehors. »

Bình se pencha vers la vitre.

« Pourrais-je accompagner mon mari ? demanda-t-elle. Il ne sait pas lire.

— Je l'aiderai », répondit la femme en s'éloignant.

C'était une grande salle aveugle, éclairée par des néons. Phong plaignit les gens qui travaillaient ici. Sa

maison à lui ne payait pas de mine, mais on y respirait, au moins. Toute l'année, l'air circulait par les fenêtres ouvertes, charriant le parfum des fleurs et le chant des oiseaux.

Les gens qui travaillaient ici se résumaient, en fait, à un employé blanc bedonnant installé derrière un bureau marron carré, et vêtu d'une chemise bleue et d'une cravate assortie.

La femme se campa près du bureau tandis que Phong s'installait en face, sur une chaise. Sur le mur à sa droite était affiché un grand portrait du président Obama. Quelques années auparavant, les enfants de Phong étaient un jour rentrés à la maison en lui criant de venir voir quelque chose. Ils l'avaient conduit dehors en courant, jusqu'à la maison des voisins où, derrière la clôture, ils avaient regardé en secret, par la fenêtre ouverte, la télévision où était annoncée l'élection du premier président noir américain.

« Les États-Unis sont une nation d'immigrants », disait M. Obama devant la foule qui l'acclamait.

Cela faisait des années que Phong désirait se rendre là-bas, mais à cet instant, ce rêve était l'objectif ultime de sa vie. Un pays qui avait élu un président noir valait forcément mieux que celui-ci, où les gens de couleur se voyaient parfois traités de *moi* – de « barbares », de « sauvages ». Un jour, la propriétaire d'une petite gargote s'était même moquée ouvertement de lui quand Phong lui avait demandé une place de plongeur.

« Mais regarde ta peau, avait-elle ricané. Je n'ai pas envie que mes clients prennent leurs jambes à leur cou en pensant que tu salis la vaisselle ! »

Derrière son bureau, l'agent ramassa l'un des passeports.

« Nguyen Tan Phong », déclara-t-il.

La manière dont il avait prononcé son nom, sans tenir compte de son accentuation montante et descendante, en avait déformé le sens : les mots que l'homme venait de prononcer se seraient traduits par « la bourrasque de vent qui s'efface », alors que le nom que sœur Nhã lui avait donné signifiait « la force de mille rafales de vent ».

Phong se mit debout. L'homme commença à s'adresser à lui, mais une fois encore, lorsque Phong essaya de comprendre, les mots semblèrent s'enfuir.

« Levez la main et jurez que vous êtes une personne de race mixte, d'ascendance américaine, et que vous ne mentirez pas », traduisit la femme vietnamienne.

Quang l'avait préparé à cette demande. Phong leva les mains.

« Je jure que je suis un *tré lai*. Je jure que je ne mentirai pas et ne dirai que la vérité.

— Comment pouvez-vous avoir la certitude d'être un Amérasien ? demanda l'homme par l'intermédiaire de la femme.

— Monsieur, la couleur de ma peau... Depuis que je suis petit, tout le monde m'appelle "le Noir Américain".

— Mais vos ascendants pourraient tout aussi bien être Khmers ?

— Non, monsieur. Les mères khmères n'abandonnent pas leurs enfants. Et je... j'ai grandi dans un orphelinat.

— Pouvez-vous fournir la preuve que vous êtes l'enfant d'un soldat américain ?

— J'ignore qui sont mes parents, monsieur. Je suis amérasien, monsieur. Les Khmers sont de petite taille. Je mesure un mètre quatre-vingts. Et ma barbe... monsieur... les Khmers n'ont pas cette barbe-là. »

Il toucha sa barbe épaisse, qui partait des oreilles et descendait jusqu'au menton, couvrant presque la totalité de ses joues. Même si les poils le démangeaient d'une

manière parfois insupportable, Quang avait insisté pour qu'il se laisse pousser la barbe au moins deux semaines avant l'entretien.

« Avez-vous déjà déposé une demande de visa d'immigration auprès de notre consulat ? »

Phong cligna des yeux. Bon sang. Quang lui avait garanti qu'ils se limiteraient à des questions de base.

« Je... je ne me souviens pas », répondit Phong en s'accrochant à sa chemise de documents.

Ses mains étaient devenues moites.

« Vous ne vous souvenez pas ? s'étonna l'homme en secouant la tête. Dans ce cas, permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire : votre dossier stipule qu'il s'agit de votre première demande de visa, mais... il se trouve que j'ai ici vos demandes antérieures. »

Là-dessus, l'homme brandit une feuille.

Phong se raidit. Le papier avait jauni, mais il reconnut le jeune homme sur la photo agrafée. C'était lui, à l'époque où il croyait avoir trouvé une famille d'accueil. C'était lui, tout plein d'espoir et d'entrain. Juste avant que M. Khuât ne l'immortalise, Phong avait essuyé une larme de joie sur sa joue.

« Il s'agit bien d'une ancienne demande à vous, n'est-ce pas ? »

Phong essuya ses paumes sur son pantalon.

« Oui, monsieur... cela remonte à des années.

— À plus de vingt ans. Et dites-moi : le visa, à l'époque, vous avait-il été accordé ? »

Phong scruta la surface du bureau. Aussi lisse et brillante qu'un miroir. Du beau travail d'artisan. S'il pouvait partir, il perfectionnerait son savoir-faire de menuisier aux États-Unis. Ses allocations mensuelles lui serviraient à acheter du bois pour fabriquer toutes sortes de meubles, à payer les meilleures écoles à ses enfants. Phong aimait

l'odeur du bois fraîchement coupé et la satisfaction que lui procurait ce travail. Il avait entendu dire qu'en Amérique, les gens pouvaient réaliser leurs rêves.

Avouer la vérité l'aurait à jamais privé de pouvoir partir vers cette terre promise.

« Je ne sais pas pour quelle raison je n'ai pas obtenu de visa, monsieur. Je suppose... qu'il me manquait des documents. »

L'homme secoua la tête.

« Les pièces demandées étaient bien moins nombreuses à l'époque. Les visas étaient accordés aux Amérasiens au faciès. Avec votre tête, vous l'auriez obtenu sur-le-champ. Dites-moi ce qui s'est passé. »

Phong avait la gorge sèche. Il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir arracher cette vieille feuille des mains de l'homme et la déchirer. Déchirer ces mots que Khuât avait griffonnés.

« Au cas où vous penseriez que nous ne sommes pas au courant... votre dossier indique que vous avez tenté d'emmener des gens avec vous, la dernière fois. De les faire passer pour des membres de votre famille. »

Ces mots le clouèrent sur sa chaise. Phong ne pouvait plus bouger. Plus relever la tête.

« Oncle Phong, intervint la Vietnamiennne. Dites quelque chose. Expliquez-vous. »

Phong serra sa chemise de documents contre sa poitrine. La souffrance qu'il ressentait en pensant à sa femme et ses enfants palpitait à l'intérieur de lui. Il devait se battre, car il était de son droit de les emmener aux États-Unis.

« Monsieur... commença-t-il. Je suis illettré. Ma famille d'accueil, les Khuât, a rempli ces documents à ma place. Ils m'avaient promis de m'aider une fois que nous serions aux États-Unis, si je les emmenais avec

moi. J'étais jeune et naïf, monsieur. Mais à l'époque, beaucoup d'Amérasiens recouraient à cette pratique. »

Une boule s'était nouée dans sa gorge.

« En tentant de faire passer ces gens pour des membres de votre famille, vous avez cherché à abuser notre gouvernement. Vous avez enfreint la loi. » L'homme le regardait dans les yeux. « Si vous souhaitez que votre demande de visa soit réétudiée, vous devrez fournir des preuves solides. Votre faciès ne suffira plus.

— Des preuves... Mais quelles preuves, monsieur ?

— Des preuves attestant que vous êtes le fils d'un homme qui a servi les États-Unis. Une attestation de service militaire de votre père américain, par exemple, ainsi qu'un test ADN.

— ADN ? » répéta Phong.

Ce mot ne semblait pas vietnamien. La jeune femme avait peut-être mal traduit.

« C'est un test sanguin que l'on appelle "test ADN", expliqua-t-elle. Il permet de déterminer qui sont vos parents biologiques. »

Phong avait questionné de nombreuses personnes au sujet de ses parents, mais jamais on ne lui avait parlé de test ADN. Il s'apprêtait à demander à l'homme à quel endroit il pourrait réaliser ce test, quand ce dernier ajouta :

« Si votre père est américain, il vous faut le retrouver. Vous pourrez alors réaliser ensemble ce test afin de prouver que vous êtes bel et bien liés.

— Il faut d'abord que je retrouve mon père, monsieur ? demanda Phong. Mais pour le retrouver, il faut que vous me laissiez partir aux États-Unis. »

Phong savait que les États-Unis étaient un grand pays – mais il avait aussi entendu dire que tout était possible là-bas.

L'étranger tendit la main vers une pile de feuilles bleues.

« Monsieur... mes enfants n'ont pas d'amis à l'école. Nos jeunes voisins du quartier ne leur adressent pas la parole. Ils n'ont aucun avenir ici. Par pitié... »

Phong lui montra une photo de Tàì et Diễm prise devant leur maison. La tête penchée l'un vers l'autre, ils souriaient timidement. Il n'était pas tout à fait vrai qu'ils n'avaient aucun ami, mais Phong devait rendre sa plaidoirie convaincante.

Ignorant la photo, l'homme signa la feuille bleue et la tendit à Phong qui, le visage froncé, la regarda fixement avant de détourner les yeux. Sœur Nhã avait pourtant essayé de lui enseigner la lecture, mais les mots écrits ne lui avaient toujours inspiré que de la peur. Il ferma les yeux, secoua la tête et passa la feuille à la jeune femme.

« Pouvez-vous me lire ce qui est écrit, s'il vous plaît ? »

Elle s'éclaircit la gorge.

« Le consulat des États-Unis de Hò Chí Minh-Ville est au regret de vous informer que, suite à votre entretien, votre dossier d'admission au dispositif d'aide au retour des Amérasiens ne répond pas aux critères définis par l'article de 100-202, section 584, modifié par les articles 101-167, 101-513 et 101-649 de la loi sur l'Amérasian Homecoming Act. Dans le cas où vous souhaitez demander le réexamen de votre dossier, l'apport de nouvelles preuves démontrant votre statut d'Amérasien sera nécessaire. Afin d'obtenir un visa amérasien, l'agent consulaire sera en droit d'exiger la preuve selon laquelle votre père était un soldat américain. Le fait d'être de race mixte ne constitue pas une preuve suffisante pour l'obtention de ce type de visa. »

La femme rendit le formulaire à Phong.

« Le fait d'avoir falsifié un document pourra être considéré comme motif de refus en cas de renouvellement de votre demande, ajouta l'homme. J'ignore quelles seront vos chances d'acceptation... mais si jamais vous réunissez des preuves, faites-les-nous parvenir. Au revoir. »

Au revoir ? Non, pas déjà. Phong fit un pas en avant.

« Monsieur, c'était une erreur de jeunesse, je vous demande pardon, j'ai changé depuis... »

L'homme leva la main.

« Envoyez-nous des preuves quand vous les aurez. Au revoir. »

## RETOUR AU PAYS DE LA PEUR

*Hồ Chí Minh-Ville, 2016*

« **M**ESDAMES, MESSIEURS, nous entamons notre descente vers Hồ Chí Minh-Ville. Nous vous invitons à vérifier que votre ceinture de sécurité est bien attachée et que tous les bagages à main sont rangés sous le siège devant vous ou dans les compartiments supérieurs. »

Dan respira un grand coup et colla son nez contre la vitre froide avant de regarder en bas.

« Tu vois quelque chose ? demanda Linda en se penchant à son tour.

— C'est trop nuageux, répondit-il en se reculant pour laisser de la place à sa femme.

— Plus que quelques instants et nous y serons. »

Elle sourit et lui serra la main. En réponse, Dan hocha la tête et lui embrassa les cheveux. Leur parfum de pêche le rassurait. Il n'aurait jamais été capable de faire ce voyage sans elle. Il s'était juré qu'il ne reviendrait jamais.

L'avion traversa une épaisse couche de nuages. Linda se remit à feuilleter les pages brillantes du magazine de Viêt Nam Airlines, *Heritage*, où se succédaient des photos de villas somptueuses au sommet de collines luxuriantes, entourées de plages de sable blanc et de flots bleus ondulants. Dan aussi avait grandi dans une maison exigüe, il comprenait sa fascination pour les belles demeures – qui l'avait poussée à devenir agent immobilier. Mais Linda ne s'était pas tournée vers ce métier pour l'argent : les clients qu'elle choisissait étaient souvent des vétérans de guerre, qu'elle soutenait pour leur permettre de décrocher les crédits nécessaires au financement de leur projet, ou bien pour trouver un logement abordable à louer. Vétérans du Viêt Nam. D'Irak. D'Afghanistan.

« Il y a trop de sans-abri parmi eux », disait-elle.

C'était une des raisons pour lesquelles Dan l'aimait.

Les nuages qui entouraient toujours l'avion semblaient de plus en plus proches, des nuages gris dont la vision réveilla chez Dan quelque chose de profond. Une peur ancienne. Son corps se tendit. Il regarda la sortie de secours. Deux pas. Même un seul, s'il sautait.

Quelques heures plus tôt, à l'aéroport, il était allé trouver un responsable du personnel au moment de l'enregistrement.

« Il faut que je sois assis près de la sortie de secours, s'il vous plaît », avait-il demandé.

L'homme avait eu l'air surpris. Dan avait alors montré sa carte de vétéran handicapé, mais le responsable avait secoué la tête.

« Tous les sièges proches des sorties de secours sont pris, monsieur.

— Écoutez, je ne peux pas monter dans cet avion si je ne suis pas assis à côté d'une sortie de secours », lui avait alors intimé Dan, les dents serrées, en se rapprochant de lui.

Il avait insisté et finalement obtenu un siège avec la sortie de secours à l'avant, et non pas dans son dos.

Il inspira profondément, tout en se répétant de se calmer. Mais à mesure qu'il retrouvait son sang-froid, il se sentit gagné par la honte en repensant à son attitude envers le responsable de l'enregistrement. Quel besoin avait-il de toujours vouloir jouer le cliché du vétéran de guerre dérangé ? Et tout ça pour quoi ? Enfoncer la porte de secours et sauter de l'avion en plein vol ?

Il était en train de poser son casque sur sa tête pour tenter de s'apaiser avec de la musique quand l'avion tangua. Des murmures s'élevèrent parmi les passagers. Son siège sembla se dérober sous son corps. Dan plaqua la tête en arrière, les mains agrippées aux accoudoirs. L'Airbus perdait de l'altitude. Trop vite. Une sensation de chaleur l'envahit. L'avion se remit à tanguer avec un grondement retentissant. La cabine trembla violemment.

À travers les haut-parleurs, le commandant de bord demanda aux passagers de boucler leur ceinture.

L'avion tanguait toujours.

La peur de Dan était comme vivante, elle se tordait tel un serpent. Il ferma les yeux. Il était de retour dans le cockpit de son hélicoptère, les nuages remplacés par la jungle vietnamienne, une jungle qui sauvagement tourbillonnait tout autour de lui, derrière le pare-brise.

« Il n'y a même pas un mètre pour manœuvrer le rotor auxiliaire à droite ! » hurlait Hardesty dans son casque.

Des éclairs de tirs d'AK-47 jaillissaient depuis la forêt, en bas. Rappa ripostait avec son M-60, les épaules secouées par les vibrations. Les AK-47 avaient touché l'appareil. Un trou apparut sur le Plexiglas, juste au-dessus de la tête de Dan.

« Tirs en rafale à neuf heures ! Tirs en rafales à neuf heures ! Périmètre nord ! » hurlait McNair dans la radio

d'une voix haut perchée. Mais son ton se radoucit brusquement. « Dan ? » Une main lui tapota la joue. « Dan, est-ce que ça va ? »

Dan ouvrit les yeux. Certains passagers riaient de soulagement. Les turbulences étaient passées.

Il cligna des yeux, le visage brûlant de colère et de honte, puis secoua la tête pour tenter de chasser les images qui l'avaient assailli, mais dans son esprit, tout était encore parfaitement vif : son mitrailleur, Ed Rappa, posté à la porte, faisant le signe de croix et embrassant le sol après chacune de leurs missions ; son chef d'équipe, Neil Hardesty, qui mâchait son chewing-gum la bouche ouverte ; son copilote, Reggie McNair, inspectant ses chaussettes porte-bonheur, trouées par les mites, qu'il portait toujours en vol. Dan aurait aimé pouvoir leur dire combien il était désolé.

Pourquoi avait-il survécu et pas eux ? Cette question, Dan se l'était posée un nombre incalculable de fois au cours des quarante-cinq dernières années.

« Dan... tu as besoin de tes médicaments ? »

Les rides qui sillonnaient le front de Linda se creusèrent. Dan n'était pas étranger aux stigmates de l'âge que sa femme avait pris depuis leur mariage, voilà quarante-cinq ans. Ses accès de rage, qui en un clin d'œil se transformaient en pleurs incontrôlables. Black-out. Cauchemars. Tous les fantômes de la guerre.

« Ça va aller, merci », répondit-il, au bord des larmes.

Il passa son bras autour de Linda, la rapprocha de lui. Elle était son roc.

« Tes cachets sont là, si jamais... »

Elle désigna son sac à main sous le siège de devant.

Il acquiesça et regarda par la fenêtre, impatient de voir la terre ferme. Il aurait donné n'importe quoi pour sortir de cet avion, lui qui autrefois aimait tant voler, ce sentiment de liberté immense, de possibilités illimitées.

Il s'était engagé dans l'armée à dix-neuf ans et avait postulé comme pilote, sans trop y croire. Plusieurs de ses amis avaient été enrôlés ou s'étaient engagés comme volontaires ; que Dan soit lui aussi appelé n'était donc qu'une question de temps. Il pensait que l'armée lui donnerait l'occasion de voyager et lui ouvrirait aussi les portes de l'enseignement supérieur à son retour du front. Quand la lettre était arrivée, lui demandant de se préparer pour huit semaines d'entraînement, un mois de formation avancée en infanterie, plus neuf mois d'entraînement au vol, il avait crié de joie si fort que sa mère en avait fait tomber la passoire pleine de pâtes qu'elle préparait pour le dîner. Elle lui avait demandé ce qui n'allait pas et Dan lui avait lu la lettre avant de lui raconter les nombreux tests d'aptitude qu'il avait passés et, à sa grande surprise, réussis. L'officier de recrutement avait dit que l'armée recrutait en urgence des pilotes d'hélicoptère au Viêt Nam, mais Dan n'aurait jamais pensé se démarquer des autres candidats.

Quand sa mère avait répondu qu'elle ne voulait pas qu'il parte, qu'il risquait d'être tué, Dan lui avait dit de ne pas s'inquiéter, que Dieu le protégerait. Comme beaucoup de jeunes de dix-neuf ans, il se croyait invincible. Il lui avait fallu environ un mois au Viêt Nam pour perdre cette illusion. Il n'avait que vingt-trois ans à l'époque où il avait quitté l'armée, mais avec l'impression d'en avoir soixante. Côté la mort de si près lui avait volé sa jeunesse.

Une annonce retentit dans les haut-parleurs de l'avion. Une voix féminine, qui parlait vietnamien. Il ferma les yeux, se concentra sur ses intonations. Tellement mélodieuses qu'on aurait dit une chanson. Comme les berceuses que Kim lui chantait autrefois.

Il crut reconnaître quelques mots. « *Xin vui lòng.* » Était-ce « s'il vous plaît » ? Il avait tenté de se remémorer